

**EN QUESTION**  
sens & engagement

démocratie  
écologie  
interculturalité  
spiritualité

crédit : Luke Porter - Unsplash

# La résistance, germe de l'espérance ?

## / **Témoignage**

Un jésuite au chevet d'une  
société malade

## / **International**

Quel devenir pour la RD Congo ?

## / **Chronique philo**

Notre société a besoin  
de profondeur

La revue *En Question* vise à offrir un espace de réflexion et de recul afin de donner sens à nos actions. Les réflexions qui y sont diffusées ont pour objectif de soutenir et d'encourager l'action pour la justice sociale. La revue est éditée par le Centre Avec, centre d'analyse sociale fondé par les jésuites, dont les différentes activités poursuivent ce même objectif.

---

**Rédacteur en chef**

Simon-Pierre  
de Montpellier

**Coordinateurs du dossier**

Simon-Pierre  
de Montpellier  
Manon Houtart

**Comité de rédaction**

Claire Brandeleer  
Guy Cossée de Maulde  
Jean-Baptiste Ghins  
Manon Houtart  
Frédéric Rottier

**Assises d'En Question**

Une fois par an, nous réunissons des personnes engagées sur le terrain social, associatif et académique pour croiser leurs savoirs et nourrir la construction de nos dossiers pour l'année à venir. Vous souhaitez vous y investir ? Contactez-nous : [info@centreavec.be](mailto:info@centreavec.be)

Vincent Vancoppenolle

**Gestion des abonnements**

Vera Tikhomirova

**Mise en page & création graphique**

Virginie Anne Delaleu

**Editeur responsable**

Frédéric Rottier  
Rue Maurice Liétart 31/4  
B-1150 Bruxelles

**Nous contacter**

Centre Avec asbl  
Rue Maurice Liétart 31/4  
B-1150 Bruxelles  
Tél: +32(0)2.738.08.28  
[info@centreavec.be](mailto:info@centreavec.be)  
[www.centreavec.be](http://www.centreavec.be)

Aucune illustration ne  
peut être utilisée sans  
l'accord des auteurs.

**N° ISSN**

2030-7764

**Impression**

Snel Grafics (Herstal,  
Belgique).



“

L'amour est lutte ; la vie est lutte, contre la mort ; la vie spirituelle est lutte, contre l'inertie matérielle et le sommeil vital. La personne prend conscience d'elle-même non pas dans une extase, mais dans une lutte de force. La force est un de ses principaux attributs. Non pas la force brute de la puissance ou de l'agressivité où l'homme se renonce pour imiter le choc matériel, mais la force humaine, à la fois intérieure et efficace, spirituelle et manifeste. [...] Il n'est pas de société, d'ordre, ou de droit qui ne naisse d'une lutte de force, n'exprime un rapport de forces, ne vive soutenu par une force. Le droit est un essai toujours précaire pour rationaliser la force et l'incliner vers le domaine de l'amour. Feindre le contraire ne mène qu'à l'hypocrisie : on est « contre la lutte des classes », comme s'il y avait un progrès social sans lutte ; on est « contre la violence », comme si l'on ne posait pas du matin au soir des actes de violence blanche, comme si nous ne participions pas par gestes interposés aux meurtres diffus de l'humanité.

**EMMANUEL MOUNIER,**

« Chapitre IV. L'affrontement », *Le personnelisme*,  
Presses Universitaires de France, 1950.

## sommaire

5

édito

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

6

témoignage

Un jésuite au chevet  
d'une société malade

MARTIN RONDELET

12

international

Quel devenir pour la RD Congo  
à l'aube d'un nouveau scrutin ?

ALAIN NZADI-A-NZADI

20

chronique philo

La société entière a besoin de profondeur

FRÉDÉRIC ROTTIER

66

épinglés

70

humeur

À quoi peut servir le concept de sudalisme ?

JÉRÉMIE PIOLAT

24

dossier

LA RÉSISTANCE,  
GERME DE L'ESPÉRANCE ?

26

La critique, une parole au service  
de la libération

JEAN-BAPTISTE GHINS

32

Lutte syndicale et militantisme écolo-  
giste : la force du collectif contre l'accapa-  
rement des ressources

MANON HOUTART

40

Anne Alombert :

La culture numérique comme alternative  
aux idéologies de la Silicon Valley

JEAN-BAPTISTE GHINS

46

Les damnés de l'Église  
ou les voix du salut

ANNE GUILLARD

52

Timothée de Rauglaudre : Sur les pas  
de la théologie de la libération

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

60

en bref

64

engageons-nous

# édito

## NÉ EN 92 À BRUXELLES

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER, *rédacteur en chef.*

“

Si j'étais né en 17 à Leidenstadt, sur les ruines d'un champ de bataille, aurais-je été meilleur ou pire que ces gens ? [...] Si j'avais grandi dans les docklands de Belfast, soldat d'une foi, d'une caste, aurais-je eu la force envers et contre les miens ? [...] Si j'étais née blanche et riche à Johannesburg, entre le pouvoir et la peur, aurais-je entendu ces cris portés par le vent ? »

**D**ANS *Né en 17 à Leidenstadt*, Jean-Jacques Goldman (français d'origine juive polonaise par son père et allemande par sa mère), Michael Jones (gallois) et Carole Fredericks (afro-américaine) se demandent quelle aurait été leur position dans un contexte d'oppression.

Né en 92 à Bruxelles, dans le confort matériel et culturel, face au dérèglement climatique, à l'effondrement de la biodiversité, à l'accroissement des inégalités et des migrations forcées, est-ce que j'entends la clameur des pauvres et de la terre ? Homme blanc catholique et « de bonne famille », suis-je à l'écoute des victimes du patriarcat et du cléricalisme ? Et si j'étais à l'avant-garde de technologies numériques, laisserais-je à tout un chacun la possibilité de se les approprier sans les leur imposer ?

Quelle que soit notre situation sociale, économique et culturelle, le dossier de ce numéro estival d'*En Question* nous invite à interroger notre responsabilité individuelle et collective dans la mise en place et le maintien de structures ou cultures de domination – des humains sur la terre, des hommes sur les femmes, de l'argent sur la dignité et le vivant, de la technique sur la politique, etc. Avec une certaine radicalité. Non pas celle qui ne tolère pas la divergence, mais bien celle qui nous pousse à creuser à la racine.

Quoi qu'il en soit, plutôt que de nous opposer sur les formes de luttes, laissons-nous interpeller, bousculer, transformer par les enjeux qui les sous-tendent. En nous rappelant que les grandes avancées sociales ont été obtenues grâce à l'alliance de révolutionnaires/radicaux et de réformateurs/modérés. Qu'il s'agisse de la fin de l'Ancien Régime, de l'abolition de la ségrégation raciale, du droit de vote des femmes ou de la sécurité sociale. Les différentes manières de résister ne s'opposent pas, elles se nourrissent l'une l'autre. Et de leur alliance, sans violence, peut jaillir l'espérance. ■

# dossier

A woman with long, wavy brown hair is shown in profile, speaking into a vintage red microphone. The microphone has a silver grille and a black cord. The background is a clear blue sky. The word 'dossier' is written in large, white, lowercase letters in the top left corner.

## LA RÉSISTANCE, GERME DE L'ESPÉRANCE ?

Pour entamer ce dossier, **JEAN-BAPTISTE GHINS** pose des balises conceptuelles aidant à analyser les logiques de domination à l'œuvre dans notre société, sans sombrer dans le manichéisme.

Au cœur du dossier, trois articles mettent en lumière différentes formes de domination (capitaliste, technologique et patriarcale) et tracent des pistes pour y résister. **MANON HOUTART** croise les regards de deux jeunes activistes, l'un syndicaliste, l'autre militant écologiste, pour identifier les intersections et points de tension entre les luttes sociales et écologiques. La philosophe **ANNE ALOMBERT** décèle les idéologies derrière les technologies numériques et plaide pour leur démocratisation. La théologienne **ANNE GUILLARD**, quant à elle, envisage les transformations nécessaires pour que l'Église catholique puisse être digne de confiance, conséquente et hospitalière.

Enfin, **TIMOTHÉE DE RAUGLAUDRE**, journaliste indépendant, nous emmène sur les pas de la théologie de la libération, née dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle en Amérique latine et qui peut continuer à inspirer les luttes sociales et écologiques d'aujourd'hui.

# LA CRITIQUE, UNE PAROLE AU SERVICE DE LA LIBÉRATION

**La critique de la domination et sa catégorie conceptuelle centrale, l'antagonisme dominant-dominé, sont un incontournable pour penser l'émancipation. Mais envisager l'action politique sous le simple prisme de l'opposition à l'ennemi peut mener au désastre. Comment conserver l'exigence critique sans sombrer dans le manichéisme ?**

**JEAN-BAPTISTE GHINS**, doctorant en philosophie de la technologie et philosophie de l'art à l'Université catholique de Louvain.

**L**a critique de la domination, comme tâche intellectuelle, part d'un constat aussi limpide qu'inquiétant : de tous temps, il y eut des dominants, et des dominés. Pas un texte situé dans la lignée de Karl Marx et sa critique de l'économie politique ne s'évite de mentionner ce fait. Ainsi Max Horkheimer, figure tutélaire de l'École de Francfort<sup>1</sup>, rappelle-t-il que « l'existence de la société a toujours été (...) fondée sur l'oppression pure et simple (...), jamais (...) elle n'a été le produit de la spontanéité consciente d'individus libres ». Face à cette vérité historique, la critique se veut une analyse sans concession des mécanismes qui perpétuent l'oppression.

## ACTUALITÉ DE LA CRITIQUE

Le rapport de la critique à la souffrance est aussi lucide que militant. L'enjeu n'est pas, pour les penseurs de la critique, de gloser sur la fatalité du mal et l'âpreté de la condition humaine. Ils furent d'ailleurs

sévères à l'égard des réflexions théologiques qui tendent à essentialiser le malheur. Au contraire : la théorie critique s'est toujours voulue *praxis*, c'est-à-dire engagement concret dans la société dans le but d'abolir les causes de l'injustice. En cela, la critique n'est jamais simple constat, mais toujours *dénonciation* d'une hiérarchie. Les enjeux que la critique explore ne sont pas l'orgueil, le stupre ou la lâcheté, mais le salaire, la production et la politique. Ce que la critique met en lumière, ce ne sont pas les défauts humains qui justifieraient prétendument les situations de misère, mais une injustice qui n'a cessé de perdurer : les uns s'enrichissent en soumettant les autres. À ce schéma économique fondamental s'adossent des structures culturelles, dont les contours sont variés, mais la logique latente toujours semblable : les citoyens athéniens se réunissaient entre pairs pendant que femmes et esclaves s'occupaient de la maison, les propriétaires blancs étasuniens « privaient les Noirs de leur liberté

et (...) profitaient de ce vol à chaque heure de leur vie » (James Baldwin) et Colette écrivait des textes signés ensuite par son époux. La critique de la domination, c'est l'intransigeance quant à ces réalités, le refus éclairé « des mensonges au moyen desquels on veut déguiser ou excuser l'humiliation systématique du plus grand nombre » (Simone Weil).

“ La domination est tout sauf un reliquat historique.

Comprise en ce sens, la critique d'inspiration marxienne n'a rien perdu de son actualité. La domination, en effet, est tout sauf un reliquat historique. Parfois cachée à nos yeux, elle continue à tracer une épaisse limite entre ceux qui en bénéficient, et ceux qui la subissent. « Cela fait des dizaines d'années que le secteur textile est traversé par des scandales honteux : des enfants qui fabriquaient les ballons de foot *Nike* à l'effondrement du *Rana Plaza* et dernièrement le scandale des Ouighours. Aucune des entreprises qui ont été reconnues participantes de ces drames n'a été condamnée », soulevait récemment Julia Faure, cofondatrice d'une marque écoresponsable. Ainsi, formuler une critique radicale de la production massive de la douleur semble relever de la responsabilité morale de tout un chacun.

## ICI ET MAINTENANT

Face au tragique de l'histoire, la critique se donne pour mission de refuser le *statu quo*, et veut briser les verrous du réflexe intellectuel qui tend à poser la domination comme une fatalité. Si les sociétés ont tou-

jours favorisé une minorité s'enrichissant sur le dos d'une majorité, cela ne signifie pas qu'il s'agisse de l'ordre nécessaire des choses, mais plutôt qu'un changement drastique doit être opéré, et tout ce qui s'affiche comme évident, remis en cause. Horkheimer, encore : « l'attitude que nous appellerons critique est caractérisée (...) par une méfiance totale à l'égard des normes de conduite que la vie sociale (...) fournit à l'individu ». Tel est le mouvement de la critique de la domination : le constat de la répétition historique de l'exploitation, auquel répond un scepticisme à l'égard de ce qui est établi.

Nous l'avons dit : l'objet de la critique est politique. Cela signifie que les théoriciens critiques posent le monde non seulement comme terrible en l'état, mais également comme *redéfinissable* : au même titre qu'on peut modifier un mode de gouvernance, il serait possible d'interrompre la logique de la domination, et réaliser une société réconciliée. Le verbe 'interrompre', dont on retrouve un écho chez Walter Benjamin, philosophe communiste qui décrivait la révolution comme le « frein d'urgence » de l'histoire, n'est pas anodin. Il indique que la critique est hantée par un sentiment d'immédiateté : le désastre en cours doit être, sans concession et dès maintenant, endigué.

Une telle vision n'est pas étrangère à la pensée judéo-chrétienne, habituée à considérer l'irruption radicale d'une nouveauté, et Benjamin décrivait d'ailleurs le moment révolutionnaire comme « messianique ». Le lecteur du Nouveau Testament sait à quel point Jésus réclame une renonciation soudaine aux satisfactions du quotidien pour s'engager dans une vie transfigurée : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu

apporter la paix, mais le glaive. Oui, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère » (Matthieu 10, 34-35). N'a-t-il pas annoncé le conflit qui oppose tout enfant habité par la radicalité évangélique aux parents inquiets pour son avenir professionnel ? Le pédagogue Paulo Freire, figure associée à la théologie de la libération, appelait d'ailleurs à incarner la Pâques comme une résurrection qui impliquait, pour le bourgeois, de mourir aussitôt à lui-même. « Je ne peux expérimenter une renaissance du côté des opprimés qu'en naissant à nouveau, avec eux, dans le processus de libération », écrivait-il, confirmant par-là même qu'en matière d'émancipation, tant pour la critique que pour les chrétiens, il existe un moment décisif où se vit, concrètement, la renonciation à ce qui aliène.

### LE FANTASME DE L'ENNEMI

La critique a ceci d'essentiel qu'elle nous pousse non seulement à acter l'étendue du désastre – et qui peut prétendre ignorer ce que l'organisation de notre économie fait aujourd'hui aux humains et à la nature ? –, mais qu'elle rend également visible l'intensité du changement nécessaire pour réaliser une société véritablement humaine. Elle n'est pourtant pas à l'abri d'une tentation mortifère, dont il nous faut dire un mot.

Nous l'avons vu avec Horkheimer : si l'histoire est marquée par l'exploitation, aucun modèle de pensée ne peut être admis sans un examen attentif, et tout est suspecté d'être source d'oppression. Or, à partir de ce postulat risque de s'articuler le danger inhérent à toute critique en route vers la radicalité. Non seulement la critique, en tant qu'elle décrit le monde comme absolument contingent et donc absolument substituable, peut encourager des ambi-

tions démiurgiques de reconfiguration totale, mais elle tend de surcroît à identifier ce qui est en situation de domination avec l'Ennemi à abattre.

“ Tant pour la critique que pour les chrétiens, il existe un moment décisif où se vit, concrètement, la renonciation à ce qui aliène.

Marx lui-même estimait que la révolution devait résulter d'un antagonisme : « toute lutte révolutionnaire est dirigée contre une classe qui a dominé jusqu'alors », écrit-il dans *L'Idéologie allemande*. À la question « comment transformer le monde ? », la critique répondit ainsi maintes fois : en désignant l'adversaire, et en convainquant les opprimés que le vaincre améliorera leur sort. En 2020, la journaliste Léa Salamé interrogeait Geoffroy de Lagasnerie, sociologue et militant de gauche radicale, sur ses critères pour désigner sa famille politique, notamment lorsqu'il utilisait le pronom 'on' pour parler de son camp. Il répondit : « C'est un 'on' auto-référentiel. Tous les gens qui sont de mon côté vont tout de suite le sentir, et tous ceux qui ne vont pas le sentir vont se demander qui est ce 'on'. Ça, ça produit déjà une frontière très forte ». Obnubilés par l'urgence de transformer de fond en comble la société, les théoriciens critiques risquent parfois de s'égarer dans des ambitions aux relents militaristes

et manichéens, car « seule une révolution permettra à la classe qui renverse l'autre de balayer toute la pourriture du vieux système qui lui colle après et de devenir apte à fonder la société sur des bases nouvelles » (Marx).

La défaite de la pensée critique vient alors d'une dégringolade : celle qui mène du couple dominant-dominé au diptyque ennemi-ami, qu'on retrouve dans la théologie politique de Carl Schmitt, juriste et théoricien allemand, lecteur de Lénine qui finit par prêter allégeance au nazisme. Dès que l'autre se retrouve posé comme celui dont la non-existence me serait bénéfique, la possibilité d'une justice proportionnée s'effondre, et le pire de l'humanité peut advenir. La haine du bourgeois qui traverse l'histoire de la pensée critique a malheureusement, dans l'histoire, pu nourrir des violences dans lesquelles se sont retrouvées les deux totalitarismes. À propos de la rhétorique bolchevique, l'historien Bernard Bruneteau rappelle ainsi (en nuancant par ailleurs) que « lorsque le 'bourgeois' (...) est qualifié de 'pou' et de 'buveur de sang', c'est à un processus de racialisation de la 'classe' que l'on a affaire ». Le récent ouvrage de l'essayiste Nicolas Framont à propos de la bourgeoisie, dangereusement titré *Parasites*, n'est-il pas, malgré son évidente qualité critique, emblématique de cette tendance ?

### LE PROBLÈME DU MAL

Une ligne de crête s'impose : nous devons acter l'insupportable répétition de la domination, et donc assumer l'illumination critique, sans céder au fantasme d'une source cancéreuse à expurger du corps social. Il ne s'agit certainement pas de fuir toute lutte, car il est évident que vouloir bâtir une société écologique, par exemple, implique d'empêcher certaines entreprises

de se lancer dans des projets pharaoniques et dévastateurs. S'il y a volonté de changer le cours des choses, alors adviendra nécessairement le moment de la confrontation. Néanmoins, il faut récuser tout mythe qui poursuit l'illusion d'une solution miracle reposant sur la désignation d'un bouc-émissaire grossièrement défini.

“ Il faut récuser tout mythe qui poursuit l'illusion d'une solution miracle reposant sur la désignation d'un bouc-émissaire grossièrement défini.

Dans son livre intitulé *Le Chômage créateur* (1978), Ivan Illich, prêtre frondeur, défendait que toute institutionnalisation, qui suspend toujours l'initiative humaine au profit d'une uniformité oppressive, prend sa source dans l'identification unilatérale d'un péril à éliminer. Avec intelligence, il observait un changement dans la façon dont nous, modernes, percevons le mot « crise ». Pour les grecs, le terme *crisis* signifiait « choix » ; c'était le moment opportun pour prendre une décision. Dorénavant, il « évoque une menace inquiétante mais identifiable contre laquelle l'argent, la puissance de l'homme et le management peuvent être ralliés » ; et la décision n'ouvre plus l'avenir, mais statue sur ce qui doit disparaître. Plus récemment, en 2019, l'avocat

François Sureau s'inquiétait de voir advenir une société « qui ne peut plus tolérer en elle-même le problème du mal, parce qu'elle a cessé de pouvoir en donner des raisons théologiques ». En résultat de quoi elle renforce la surveillance, les appareillages militaires et la répression sous toutes ses formes. Il y a sans doute là un avertissement à entendre : la critique ne peut pas exclure d'un revers de la main le problème du mal, et sans doute doit-elle davantage prendre en considération les ambivalences qui sont les nôtres. Faire de la destruction de l'ennemi l'objectif politique par excellence renforcera toujours le contrôle, l'ordre et la méfiance, tant de replis que la critique cherche pourtant à déconstruire. Peut-être devons-nous alors oublier un temps l'adversaire, et nous reposer la question de cette crise dont nous parlaient les anciens. Une fois exclue l'option épuratrice, quel choix pouvons-nous poser afin de dépasser les antagonismes et « soulever le poids qui écrase la masse des hommes » (Simone Weil) ?

“  
Toute résistance  
à la domination  
aura toujours à  
voir avec l'ex-  
pression d'une  
voix jusqu'alors  
étouffée.

#### LA CRITIQUE ET LA PAROLE

On serait injuste avec la critique si on se cantonnait à s'émouvoir de son aspect va-t-en-guerre. Car nombreux sont les intellectuels qui se sont protégés de cette tentation, et ont rendu à la critique sa fonc-

tion première, évoquée plus haut : celle de révéler les humiliations dont tant font l'objet. Ainsi, pour le théologien Jacques Ellul, faire la critique d'une situation consiste à en faire « non pas l'accusation, mais au sens premier, la séparation, le discernement du vrai et du faux ». La critique doit toujours renouer avec cette vocation première : mettre en lumière ce qui, derrière les façades mensongères d'une société prétendument réconciliée, paie la facture de nos aveuglements. Sans doute le premier geste à poser pour embrasser cette attitude consiste-t-il à *parler*, car Ellul ajoutait : « la critique est le domaine d'élection de la parole ». On peut en effet faire l'hypothèse que toute résistance à la domination aura toujours à voir avec l'expression d'une voix jusqu'alors étouffée : le féminisme exprime la voix des femmes meurtries, la désobéissance civile celle d'une nature non-considérée dans l'économie capitaliste et même le marxisme, dans ce qu'il recèle de plus noble, a d'abord été le porte-parole du prolétariat. Voilà peut-être une critique que ce dossier contribuera à faire exister : celle qui dévoile que l'humanité est meurtrie par la domination, et provoque, de fait, une crise, non pas au sens de l'identification d'un coupable, mais d'un appel à réagir à la douloureuse vérité. Avant de s'engager dans une praxis révolutionnaire, on se souviendra des mots de Paulo Freire : « un règne de paix non-perturbée n'est pas pensable dans l'histoire. L'histoire est devenir : c'est un événement humain. Mais plutôt que de se sentir déçu et effrayé par la découverte critique de la tension dans laquelle cette humanité me place, je découvre en elle la joie d'être », et d'œuvrer à la libération. ■

#### NOTE

1. L'École de Francfort est un groupement pluridisciplinaire de penseurs fortement influencés par Marx et Freud. Constitués en école dans la foulée de la première guerre mondiale, ils étudièrent le capitalisme sous différents aspects, notamment en interrogeant son lien avec le fascisme, et sont à l'origine de ce qu'on nomme aujourd'hui les *cultural studies*, à savoir le champ d'étude qui cartographie les relations de pouvoir et leurs moyens de légitimation dans une société donnée.